



**HAL**  
open science

# Les frontières imaginaires de Philippe de Vigneulles

Alain Cullière

► **To cite this version:**

Alain Cullière. Les frontières imaginaires de Philippe de Vigneulles. Cycle de conférences, Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, Apr 2024, Bar-le-Duc, France. hal-04590238

**HAL Id: hal-04590238**

**<https://hal.science/hal-04590238>**

Submitted on 28 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Cullière

## *Les frontières imaginaires de Philippe de Vigneulles*

Conférence présentée sous l'égide  
de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc  
(Bar-le-Duc, salle des fêtes, jeudi 11 avril 2024, 18h-19h30)

*Texte légèrement resserré. Par commodité, on écrit PdV pour Philippe de Vigneulles.*

### **Résumé**

Dans ses *Mémoires*, écrits au cours des années 1519-1520, Philippe de Vigneulles évoque sa vie de marchand drapier à Metz. Son univers se réduit à la cité messine et aux quelques lieues alentour qu'on peut scruter du haut des tours de la grande église. Qu'il s'agisse du pays de la Chièrs où il fut emprisonné, de la séduisante Italie de son adolescence, qu'il s'agisse de Paris où il se rend tous les ans pour ses affaires ou encore des lieux de pèlerinage qu'il fréquente au temps des jubilés, c'est toujours pour lui un monde extérieur indifférencié, voire hostile, où il cherche des repères qui le ramènent en pensée à son cadre familial. Sa vision n'est guère politique et les distances se mesurent pour lui en termes d'éloignement. Toutefois, quand il relate des faits divers, quand il indique le champ des épidémies ou des intempéries, il s'en tient le plus souvent à un périmètre qui va du Barrois à la Sarre, des Ardennes aux Vosges, fixant ainsi, inconsciemment, les limites d'une contrée toute personnelle, vécue, qui n'est ni ducale ni austrasienne. Fascinante géographie, fondée sur l'écho, le souvenir et la perception sensible.

---

PdV n'est pas de cette contrée, mais le Barrois, qu'il traversait tous les ans pour se rendre aux foires de Paris, constitue un de ses horizons familiers. Mon propos, qui ne concernera donc qu'indirectement votre région, visera surtout à cerner une époque, ce qui peut aussi contribuer à éclairer les lieux auxquels on est lié, quels qu'ils soient. Je n'ai pas d'images pour illustrer mon sujet. À moi de tenter, par les mots, d'exercer votre imagination.

PdV est né en 1471 à Vigneulles, village rattaché aujourd'hui à celui de Lorry-lès-Metz. Il est mort en 1527 ou au début de 1528. Il s'est toujours appelé PdV et on l'a toujours appelé ainsi. Son père, qui se nommait Jean Gérard, a eu quatre frères qui ont tous porté des noms différents. À l'époque, le patronyme, s'il était établi, était moins important que le saint nom de baptême. Mais, puisque ces noms de baptême étaient peu nombreux, il fallait distinguer les personnes par leur lieu de naissance ou de provenance, leur métier ou fonction, ou encore en les désignant du nom de ceux qui les avaient élevés ou auprès desquels elles avaient été mises en pension. Ces distinctions sont souvent restées dans les familles et se sont fixées comme patronymes aux générations suivantes. Paradoxalement, ceux qui avaient un patronyme reconnu ont parfois essayé, par la suite, de le faire oublier et de se « seigneuriser » en se faisant appeler par le nom d'une terre acquise. Ce sont là des phénomènes complexes. PdV n'est donc, pour lui et les autres, en son temps ou après, que PdV.

C'est un auteur, comme on dit, mais qu'on ne lit pas vraiment. En revanche, on parcourt ses écrits, on les cite dans des études savantes, sans jamais s'en nourrir intimement. On invoque PdV comme témoin quand on veut donner un caractère authentique à des considérations historiques locales, surtout depuis que les historiens, il y a une cinquantaine d'années, se sont tournés vers le non événementiel, pour explorer la vie quotidienne. PdV est non seulement un auteur mal connu, mais c'est aussi un auteur non reconnu par les censeurs littéraires, qui se plaisent à classer, hiérarchiser et sanctifier les écrits. Il lui manque trois critères pour une reconnaissance officielle.

D'abord, il n'a rien publié, en un temps où l'imprimerie apparaissait déjà comme un procédé miraculeux pour la diffusion du savoir, le cheminement de la foi, en somme pour l'appréhension du monde. Certains de ses contemporains pensaient se tailler une part d'immortalité en confiant aux presses leurs pensées. On pouvait se tourner, loin de Paris, de Lyon et des grandes villes italiennes et allemandes, vers les typographes itinérants qui traînaient leur matériel sur une charrette, s'arrêtant ici et là, répondant aux besoins ou les créant. Mais on pourrait répondre que PdV n'était guère avantagé ou stimulé en ce domaine par le cadre lorrain. Certes, on a imprimé épisodiquement des missels et des livres d'heures à Saint-Nicolas-de-Port (1501), à Longeville-en-Barrois (1502), mais sans ouverture vers les particuliers. À Metz, le typographe Gaspard Hochfeder, venu de Nuremberg, a été actif de 1495 à 1515, à l'époque où PdV écrivait, mais il considérait surtout la ville comme une succursale utile à l'écoulement de ses produits allemands ; il n'a guère œuvré pour la vie locale, si ce n'est par la publication annuelle de pronostications astrologiques, production facile à fabriquer et à vendre, puisque les annonces étaient les mêmes chaque année, à quelques mots près. Si PdV n'a rien publié, s'il n'a jamais fait allusion à l'imprimerie, on peut constater cependant que certains de ses écrits, en une période où le manuscrit régnait encore, ont été copiés, recopiés, calligraphiés, voire enluminés, ce qui est une autre forme de sanctification, mais sans qu'on sache si c'est toujours à son initiative ou si ce sont ses proches qui ont tenu, juste après lui, à garder son image.

Ensuite, PdV n'a jamais cherché à paraître écrivain, au sens moderne du terme. Certes il écrit, il est donc « auteur » ou « acteur » comme on disait, mais sans s'attribuer un statut de docte. Il se définit comme drapier ou chaussetier, fonction honorable qui le nourrit et l'enrichit peu à peu. L'écriture est son passe-temps, pour le repos et les périodes de convalescence. C'est pour lui, qui n'a guère appris, sinon à lire et à écrire, ce qui est déjà beaucoup pour l'époque, un dérivatif modeste. Il fait quelques vers, dont il aime parler, qui témoignent d'un savoir-faire et non d'une « fureur poétique » comme on dira plus tard. Il évoque son goût de l'étude dans l'enfance, sans regretter de n'avoir pas fréquenté les universités. Il connaît un peu de droit, plus précisément les rudiments du style, c'est-à-dire de la procédure nécessaire à l'établissement des contrats, acquis jadis auprès d'un tabellion. Au cours de son séjour en Italie, il s'est familiarisé avec quelques instruments de musique, ce qui lui a permis par la suite d'égayer quelques festins de noces. La culture, sans être un moyen d'émancipation, reste à ses yeux un ornement de la vie quotidienne. De plus, il ne s'est pas cherché des protecteurs ou des mécènes qui auraient pu l'aider à s'élever dans le monde, alors qu'en son temps de grands écrivains ou réputés tels, comme Jean Marot et Molinet, s'activaient pour trouver des appuis. PdV est seul. Ses écrits ne sont pas ornés de dédicaces flatteuses. L'écrivain s'efface derrière le bourgeois, qui se plie aux règles de la vie locale, qui ne se glorifie que de pouvoir aménager sa maison et, don suprême, de voir naître un enfant dans sa petite famille chaque année que Dieu fait, même si ses chances d'atteindre l'âge adulte demeurent fragiles.

Enfin, PdV n'a touché qu'à des genres littéraires éprouvés, même usés. Les censeurs ne lui reconnaissent aucune originalité, aucune invention. On garde de lui surtout trois types d'écrits.

En premier lieu, une grande chronique de la vie messine et du monde environnant, en quatre volumes, grande parce qu'elle va de l'origine du monde jusqu'au temps de l'écriture, grande aussi parce qu'elle a été rédigée sur de longues années. Elle est précise, mais son intérêt est jugé limité. Pour les temps primitifs, PdV y paraphrase les historiographes médiévaux, comme Paul Diacre et Sigebert de Gembloux, dont il adopte les croyances et les visions. Pour le Moyen Âge, il suit les auteurs en vue, souvent réimprimés ou traduits, comme Vincent de Beauvais, Lemaire de Belges et Robert Gaguin. Pour son temps, il accroche à ses souvenirs les faits et mentions rapportés par les chroniqueurs messins de la génération précédente, qui ont été très nombreux à Metz, comme Jacquemin Husson, auteur d'une chronique poussée jusqu'en 1525, comme Jean Aubrion, bourgeois messin auteur d'un journal de 1465 à 1512. Dans bien des cas, ce qu'il dit précise ou confirme seulement ce que les autres ont écrit. C'est bien, mais c'est peu au regard de l'historien. En disant qu'on parcourt l'œuvre de PdV sans la lire, je pensais surtout à cette chronique dense, que les chercheurs traversent avec appétit pour y trouver des références qui permettent de disserter sur le climat, sur les épidémies, sur les prix et la vie économique, sur les peurs et les croyances, et ainsi de cerner ce qu'on appelait, dans les années 1970, les mentalités.

En second lieu, on doit à PdV un recueil de cent nouvelles, dans le style du *Décameron* de Boccace, écrites sur une dizaine d'années et achevées pendant l'été 1515. Il les désigne comme des « contes joyeux ». On parle ainsi des « cent nouvelles nouvelles » de PdV, sans trop savoir si cette appellation est bien de lui, au risque de les confondre avec les célèbres « cent nouvelles nouvelles » anonymes, composées vers 1460 et dédiées au duc de Bourgogne. Les « contes » de PdV forment également un ensemble de récits brefs, situés dans le cadre messin, qui mêlent des personnages fictifs et réels, ce qui donne pleinement l'illusion du vrai. Leur lecture n'est pas désagréable, même si la trame narrative n'est guère originale. En fait, les auteurs de nouvelles de langue française, nombreux et prolifiques à la Renaissance, sont le plus souvent, y compris Marguerite de Navarre, restés tributaires des modèles italiens.

Pour finir, PdV s'est appliqué à une réfection de poèmes anciens, relatifs au cycle de Garin le Lorrain. La plupart des chansons de geste sont antérieures au XII<sup>e</sup> siècle. Au cours des trois siècles suivants, on les a reprises pour les continuer et éventuellement les achever. Il fallait bien un jour atteindre le Graal, puisque Lancelot en avait été incapable ! Mais surtout, la langue ayant beaucoup vieilli, il fallait les moderniser, les mettre en prose en vue d'un meilleur accès. PdV s'est livré à ce travail de « dérimage » sur plusieurs grands textes relatifs aux légendes et héros bien connus du pays, tels Hervis de Metz et Garin. Son entreprise s'est poursuivie sans hâte, à des moments perdus, jusqu'en 1515 au moins. Là encore, il n'a pas innové.

Si on ne lit plus cette littérature, c'est aussi parce qu'elle est en grande partie inaccessible. Ayant considéré que de tels écrits ne pouvaient et même ne devaient s'adresser qu'à des spécialistes, tourmentés par de méchantes curiosités, on en a fait des éditions dites savantes, c'est-à-dire chères et confidentielles. La *Chronique* a été éditée dans les années 1927-1933 sous l'égide de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine. Le texte, bien établi, manque

toutefois d'annotations. Il est maintenant accessible en ligne. Pour ce qui est du recueil de nouvelles, il a été publié en 1970 par un Américain qui possédait l'unique témoin connu, au demeurant lacunaire, légué depuis à la BM de Metz. C'est une édition performante, rare ; il n'y en aura pas d'autre. Quant aux chansons de geste dérimées, elles restent du domaine de quelques médiévistes ombrageux qui en livrent de temps en temps des extraits.

---

Mais il existe un autre PdV que je vais vous présenter, plus saillant, novateur, qui a créé, en fait, un genre littéraire dont l'Antiquité et le Moyen Âge n'offrent pas d'exemple, un genre qu'on situe généralement à l'époque classique : les Mémoires, avec une majuscule. Le terme peut s'appliquer à un manuscrit de PdV sans titre, conservé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la BnF et dans lequel il relate sa vie et les événements de son temps, depuis sa naissance jusqu'à l'année 1519, date de la rédaction. Ce n'est pas un journal, car il n'a pas été écrit au jour le jour. Pour les années les plus lointaines, de l'enfance à l'âge adulte, le récit est sommaire. Au fur et à mesure que le temps avance et que l'on se rapproche du moment de l'écriture, il devient plus circonstancié et étoffé. Ce texte est connu de longue date, mais on s'y est peu intéressé, parce que la matière est plus ou moins reprise dans la *Chronique*, dont il ne serait qu'une ébauche ou un extrait, selon certains. Pourtant, PdV y donne beaucoup plus de détails personnels. On y trouve notamment une évocation précise et sensible des trois années qu'il a passées en Italie à son adolescence. Contrairement à la *Chronique* dont on connaît plusieurs copies, ce manuscrit n'a pas été dupliqué. Il s'agit donc d'un document unique, autographe, correspondant sans doute à un premier jet, encore que les nombreuses ratures et surcharges soient signes de relecture et d'hésitations. Le texte de ce manuscrit a été imprimé en Allemagne en 1852, aujourd'hui en ligne. L'éditeur n'a pu éviter quelques fautes de transcription, mais il a procédé, ce qui est plus gênant, à des modernisations linguistiques, sans grande rigueur ni méthode. Son travail, très accessible, reste cependant une référence, en attendant mieux. Il a donné au livre un titre bien conforme au contenu : *Gedenkbuch*, c'est-à-dire livre de souvenirs, et non pas *Tagebuch*. Ceux qui ont repris son texte pour en donner une version allemande, en 2005, ont eu tort de le titrer *Das Journal des Philippe de Vigneulles*.

Le terme de Mémoires a été utilisé au départ en 1552 pour désigner les écrits de Commynes, connus jusque-là sous l'appellation de *Chronique et Histoire*. Denis Sauvage, en les rééditant cette année-là, justifie doublement l'emploi du mot Mémoires. D'une part, il signale que le mot apparaît plusieurs fois sous la plume de Commynes ; d'autre part, il estime ce mot plus approprié dans la mesure où, contrairement à ses prédécesseurs, Commynes reconstitue les faits en se situant lui-même par rapport à eux, renouvelant ainsi la perspective. En somme, l'auteur affirme sa présence, sans aller pour autant jusqu'à imposer son jugement. Les chroniqueurs ou « indiciaires » comme on disait, qui se sont longtemps effacés derrière le prince qui les commandait et dont ils s'efforçaient de façonner la statue, ont toujours déformé les faits. Mais c'est là tout l'art de la propagande ou de la communication, que nous connaissons bien. En s'insérant dans l'histoire, le mémorialiste multiplie les partis pris. Sa démarche n'est pas plus commode pour l'historien qui, dans tous les cas, établit ce qui est plausible à défaut d'atteindre ce qui est véritable. À l'Âge classique, les mémorialistes, libérés de toutes

contraintes en prenant la plume au soir de leur vie, ne parleront plus que d'eux-mêmes, uniquement soucieux de refaire le monde à leur avantage.

Pour les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, et singulièrement pour le manuscrit de PdV dont je parle, certains médiévistes ont parlé de « pré-Mémoires », se référant ainsi à un genre en devenir. C'est là une vision frustrante. Si commode soit-il, le préfixe *-pré* est d'une totale opacité. Ainsi, pour désigner la langue de la Renaissance, on parle parfois de langue « préclassique », comme si elle était alors imparfaite ou hésitante. Or, par nature, une langue est toujours aboutie à un moment donné. Elle s'enrichit, perd certains vocables, tourne et retourne sa syntaxe par économie, mais sans jamais être meilleure ou pire. Pour désigner le manuscrit de PdV en question, on parlera donc de *Mémoires*, au prix de quelques nuances. Ces *Mémoires* présentent quatre caractéristiques : l'auteur, comme on l'a dit, y impose sa présence, porte un projet, invente un style et livre enfin une certaine vision du monde.

Parler de la présence de l'auteur ne signifie pas qu'il cherche à donner l'illusion qu'il pourrait peser sur le cours des choses. PdV n'a pas cette prétention. Il n'est acteur que dans le cadre du quotidien. Il se contente d'acheter parfois un bout de jardin, d'agrandir sa maison, de recueillir le fruit de ses vignes, d'accompagner ses enfants, de fréquenter les marchés. Il n'a jamais joué de rôle dans la cité messine ; il se borne à faire la garde aux remparts quand c'est son tour. Il se veut surtout témoin, avec bon sens, des faits divers qu'il rapporte. Il parle aussi des guerres et des traités qui sont dans l'air du temps, sans plus. Assez curieusement, il emploie tantôt la première personne et tantôt la troisième en se désignant comme Philippe, ce qui crée des effets syncopés auxquels le lecteur moderne est peu habitué. Cette alternance, due peut-être à de l'inadvertance ou à des interruptions prolongées de l'écriture, ne semble pas concertée. Les cent premières pages, correspondant aux années de jeunesse, sont à la première personne, ce qui suscite un ton de confiance qui nous plaît. La troisième personne s'impose ensuite et la première ne reparait machinalement que pour lier les faits ou formuler un jugement, dans des phrases de cette nature : « Revenons à notre sujet... Je vous assure que... Il m'a semblé... » Une relecture méthodique aurait permis d'introduire de l'uniformité, mais peut-être aussi de l'artifice. À une élégante présentation on peut préférer une maladresse naturelle, quelques ratés qui nous correspondent.

Ces *Mémoires* portent aussi un projet. PdV en parle comme d'un « petit traité », par opposition à un « autre livre » qu'il compose par ailleurs. Si l'on avait été attentif à ce détail des premières pages, on n'aurait pas dit que ce texte n'était que la forme primitive de cet « autre livre » qui désigne évidemment la *Chronique*. Le mot « traité » est à prendre dans son sens premier, pour signifier ce qui « traite » d'un sujet particulier. L'adjectif « petit » caractérise un format d'écriture, par opposition à la *Chronique*, qui est nécessairement vaste. Pour ces *Mémoires*, PdV s'est choisi des destinataires, à savoir ses proches, sur plusieurs générations si possible. Il voudrait leur apporter, dit-il, non pas de l'information, ce qui fait l'objet de sa *Chronique*, mais une leçon de vie, énoncée dès l'ouverture sur un ton un peu solennel. Voici les premières lignes :

Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui est un seul Dieu en trinité, que cette œuvre soit commencée, parfaite et achevée. On dit tout communément qu'il y a un commencement en toutes choses. C'est pourquoi, mon intention étant d'écrire en ce petit traité la plupart des aventures, bonnes et mauvaises, qui me sont advenues, ainsi que plusieurs autres de fortune

diverse qui sont advenues en mon temps et dont j'ai eu connaissance, aussi bien pendant les guerres qu'autrement, tant en France qu'en Italie, en Allemagne et en Lorraine, et principalement en la noble cité de Metz dont j'ai l'intention de parler plus que de toutes les autres, je veux tout premièrement indiquer le temps de ma naissance et dire de quelles gens je suis extrait et venu, afin que ceux qui viendront après moi ne s'enorgueillissent de leur origine et de leurs lointains parents et qu'ils acceptent de vivre comme eux, en toute humilité, sans vouloir prendre un état supérieur à celui que requiert leur charge ou leur métier. Commençons<sup>1</sup>.

On songe ici à Montaigne, qui dédie ses *Essais* à ses « parents et amis » en 1580, afin qu'ils conservent « plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eue de [lui] ». Vaste portrait en somme. De chapitre en chapitre, Montaigne, on le sait, s'orne de défauts aimables, affichant une fausse modestie qui en a agacé plus d'un. Il faisait partie de cette catégorie montante qu'on signalait au début et qui voulait se « seigneuriser » en changeant de patronyme. Il avait lui aussi abandonné le sien, qui sentait fort la marchandise, pour prendre le nom d'un fief qui n'en était pas vraiment un. À l'opposé, PdV ne cherche pas à se portraiturer, mais seulement à donner par son exemple quelques préceptes de morale sociale. Il veut montrer qu'il ne faut pas s'élever au-dessus de sa condition. On n'est pas encore à l'époque où la bourgeoisie visera à supplanter la noblesse, en convoitant ses titres et si possible ses terres. PdV a atteint son but : il achève ses *Mémoires* au moment où, détenteur de bons revenus et d'une position confortable, il est sollicité par le Magistrat de Metz pour occuper la charge de receveur de la ville, charge qu'il décline, non par goût de l'effacement, mais pour s'éviter, par d'extrêmes soucis, d'être arraché à lui-même. Dans une note finale, il signale la naissance de ses premiers petits-enfants, qui devraient un jour prendre possession de son témoignage et en faire leur profit.

Évoquons à présent sa manière d'écrire. Quand je dis qu'il a inventé un style, je recours à un terme impropre. Le style ne s'invente pas. C'est une capacité à se faire entendre, à convaincre, séduire ou se faire aimer, sans simagrées ni porte-voix. Quand on est nourri de rhétorique et fort de bonnes lectures, on réussit à bien écrire, mais cela se voit. Celui dont on dit qu'il a du style, en fait, n'en a pas. Le style, comme la grâce, surgit sans effort, de surcroît. PdV montre dans ses *Mémoires*, contrairement à sa *Chronique* et à ses nouvelles qui sont de l'imitation, qu'il sait écrire, donc imposer son naturel et capter l'oreille. Il atteint l'efficacité d'un style merveilleusement plat, écrivant comme il respire, sans soubresauts. Comme sa langue a vieilli, sans être toutefois encombrée de formes dialectales, on est un peu en peine d'en apprécier aujourd'hui les sinuosités et le débit. Si on s'avise de la rendre en français moderne, on peut craindre de l'écluser ou d'en détourner le cours. Verdun Saulnier, critique littéraire du siècle précédent, notait ceci : « PdV n'écrit jamais pour le charme de la phrase. Il écrit pour dire quelque chose, et la forme, ma foi, suit de son mieux. Parfois ce n'est pas si mal. Et s'il a peu de souci de l'effet, c'est une manière aussi de ne pas le manquer. » PdV est un authentique écrivain en ce sens, une voix, mais sans vocation.

Il est aussi, et enfin, porteur d'une certaine vision du monde. La précision de son regard tient d'abord au fait qu'il est indépendant, ne servant aucun prince, seulement lié par les lois et usages de son milieu ; ensuite au fait qu'il ne prend pas position et s'accommode des situations ; au fait encore qu'il ne conceptualise pas les phénomènes, préférant les perceptions aux idées.

---

<sup>1</sup> On se réfère ici à notre édition récente des *Mémoires*, traduction en français moderne, introduction et notes par Alain Cullière, Paris, Honoré Champion éditeur, coll. « Traductions des classiques du Moyen Âge », n° 109, 2023, p. 31.

Entrons plus avant dans son univers, où la religion et la politique ne jouent pas un rôle primordial.

Ses *Mémoires*, qui s'achèvent juste avant que les premiers effets du luthéranisme se fassent sentir à Metz, sont sereins. La chrétienté, menacée aux confins de l'Europe impériale, n'est pas encore contaminée au-dedans. Elle a la force de ses piliers, de ses édifices, de sa hiérarchie et de ses rites. La foi de PdV est celle du charbonnier, du drapier plutôt. Elle se nourrit de pèlerinages, de processions, d'offices, d'offrandes et de prières. Elle reste semblable à la foi des Anciens, qui faisaient tout pour répondre au courroux divin et retrouver au plus vite, par des manifestations appropriées, la *pax deorum*. Dieu nous parle par les calamités qui nous affligent, épidémies, guerres, désastres climatiques, et demande qu'on réponde à son ire. Tant mieux si des processions nocturnes, au son des cloches, y suffisent. La foi de PdV est surtout un mode de vie. Si l'on est épargné par la maladie et la pauvreté, si l'on jouit d'une belle postérité, comme les anciens patriarches, c'est la preuve qu'on est dans les vues de Dieu.

Quant à la politique, du moins celle que dictent les puissants, toujours prêts à agresser les peuples et à accroître leurs domaines, elle ne tourmente pas PdV outre mesure. Les leçons du passé comme la désolation du présent lui montrent que rien ne change. Les conflits sont sans doute voulus par le Ciel, puisque, dès les temps homériques, les dieux intervenaient sur les champs de bataille pour diriger le bras des héros ou détourner leurs armes. PdV ne prend parti que pour sa cité, parfois menacée par des querelles qui dégénèrent, ville d'Empire aux portes de la France et de la Lorraine, sur le passage incessant des troupes, de Flandre en Bourgogne, qui se livrent à la picorée. En France, où ses activités commerciales l'appellent régulièrement, il s'informe sur l'avancée des armées royales en Italie. Il comprend ce que l'attitude de l'empereur, en l'occurrence Maximilien I<sup>er</sup>, peut avoir de retors. Il évoque aussi le jeu subtil auquel la cité de Metz doit se livrer pour ne désobliger aucune des parties. Si elle se félicite un jour des services d'un puissant guerrier qu'elle pensionne, elle doit comprendre qu'au terme du contrat, parfois avant pour des motifs obscurs, ce même guerrier va se retourner contre elle, brusquement, servant ainsi plusieurs autels, comme on disait. Le monde est ainsi fait. Ce qui désole surtout PdV, c'est d'une part le nombre de victimes des guerres. Comme Gaguin, il fait le décompte précis des pertes dans les camps opposés, mentionne les seigneurs et gens de qualité qui y laissent la vie. Le mauvais prince n'est pas celui qui rêve de conquêtes, mais plutôt celui qui tient pour peu la vie de ses soldats. En ce sens, PdV a des mots très durs pour le pape Jules II, dont il mentionne la mort en février 1513, non à cause de ses trahisons, mais parce que, dit-il, « sa politique a entraîné la mort de plus de 50000 personnes ». Volontairement ou non, contrairement à son habitude, il ne recommande pas son âme à Dieu. Ce qui le désole d'autre part, c'est que les chrétiens ne tournent pas leurs forces communes contre les infidèles qui heurtent aux portes de l'Europe. Mais c'est là une préoccupation commune, qui se manifestera plus encore dans les décennies suivantes. Disons que sur le plan politique et religieux les *Mémoires* de PdV ne présentent rien de remarquable.

En revanche, et c'est là que je voulais vous mener après maints détours, ils dessinent une géographie toute personnelle, dans laquelle les frontières des États s'effacent. Quand PdV se rend en juin aux foires de Saint-Denis, il traverse Gorze à l'aller, puis Saint-Mihiel, Louppy ensuite et se retrouve à Châlons. Au retour, parfois détourné par la présence de bandouliers, il quitte Créteil pour Brie-Saint-Robert, Provins, Nogent puis Troyes. Après Saint-Dizier-en-Perthois, il lui faut passer la rivière de Saulx avec quelques villages qui ne sont pas nommés.

Ville-sur-Saulx ou Soudrupt, peut-être. On atteint ensuite l'Ornain. Après Bar et Longeville, on se hâte vers Ménil-la-Horgne, Void, puis Sorcy. Toul enfin, qui rapproche de Metz. Dans ces itinéraires, les rivières, qui tracent des contours, comptent plus que les villes, et les villes plus que les pays. On passe sans y penser de France en Lorraine. De même, pour se rendre au « grand pardon » d'Aix-la-Chapelle, on suit la route de Thionville à Luxembourg, puis on atteint Ettelbruck, Hosingen, Maastricht. PdV est sensible à la beauté des lieux, et non à leur importance. À l'opposé, quand il traverse l'Europe en 1580, Montaigne note précisément les limites et les frontières : Remiremont, dit-il, est « dernière ville de Lorraine », Bussang est « dernier village du langage français », Thann « première ville d'Allemagne, sujette à l'empereur », Mulhouse ensuite est « du canton de Bâle ». Il a la tête politique.

De même, les frontières linguistiques n'existent pas pour PdV, qui est « citain » d'une ville impériale francophone. Il ne mentionne l'obstacle des langues qu'à deux reprises : d'abord à son arrivée en Italie, où il a eu quelque peine à communiquer, mais il n'insiste pas sur ce point ; lors de son premier mariage ensuite, pour lequel un traducteur fut nécessaire à l'établissement du contrat, car le père de la mariée, qui demeurait à Hagondange, donc un peu au nord de Metz, ne parlait que l'allemand. La mariée s'exprimait-elle en français ? PdV ne le dit pas. En tout cas, les langues à Metz ne contraignaient, semble-t-il, ni l'individu ni le groupe. On sait que les textes administratifs importants y étaient affichés en français et en allemand. C'est tout. L'essentiel, c'était que le langage de la dévotion, latin ou simple murmure de l'âme au bord des lèvres, transcende toute parole.

Pour PdV, seuls comptent les paysages et les distances, qui donnent sens au quotidien. Au quadrillage politique se substituent, dans son univers mental, trois cercles concentriques. On peut franchir le plus grand, pour se rendre par exemple aux foires ou en pèlerinage, et se retrouver ainsi à l'étranger, disons plutôt dans un univers étrange, qui n'est supportable que si l'on tisse des liens qui le nouent au monde connu.

Le premier cercle est celui de l'intime. C'est la cité de Metz, qui a valeur matricielle, grand corps protecteur, enveloppé de remparts. Ses portes sont des orifices naturels qui s'ouvrent aux points cardinaux, par où la vie entre et sort, qui se referment devant le danger, comme les yeux clignent à la moindre poussière. Le pire des châtements est d'en être banni ; le meilleur des pardons, après la faute, est d'en retrouver le giron. Les *Mémoires* de PdV célèbrent la ville en permanence. C'est Metz en ce cas, mais ce pourrait être n'importe quelle autre, qui serait comme elle autonome, accueillante et sévère, opulente et armée, douce et vigilante. PdV n'est que citadin, ce qui explique que les jeux de domination territoriale qui opposent les rois et les papes lui semblent dangereusement futiles.

Le deuxième cercle, celui du danger, est formé de l'ensemble des villages, des terres et des rivières qui entourent et nourrissent la cité et qu'on nomme le Pays messin. Il se développe dans un rayon de quatre à cinq lieues, soit une vingtaine de kilomètres. C'est l'espace que l'on domine du regard quand on est au sommet de la grande église, à quatre-vingts mètres de hauteur environ, là où retentit la grosse cloche d'alerte. Il y a toujours des sentinelles sur la terrasse du campanile. On voit de là-haut si la poussière qui brouille l'horizon n'annoncerait pas l'arrivée d'ennemis, auquel cas il faudrait sans délai se déployer sur les remparts et préparer les bombardes et les coulevrines. On voit aussi de là si de lointaines lueurs dansantes ne seraient pas celles d'incendies. De là-haut, on peut surveiller les troupeaux, la maturité des cultures, la

richesse des vignobles, l'arrivée des orages, la vie en somme de bien des villageois qui, en cas de danger, pourraient venir se réfugier dans la ville avec leurs familles et leurs charrettes. Peu sont propriétaires des terres qu'ils exploitent. Ils dépendent des bourgeois, eux-mêmes tributaires de la marche des saisons. Cet espace constitue un biotope fragile, car l'ennemi sait bien qu'en le ravageant il agresse le grand corps urbain.

Le troisième cercle enfin, celui de la rumeur, des bruits et agitations qui pourraient entraîner des répercussions sur la vie de la cité, s'étend sur une centaine de kilomètres, soit une vingtaine de lieues. Pour nous, ce serait approximativement l'espace d'une ancienne Austrasie, mais, pour PdV, c'est un domaine de perceptions lointaines, lié à l'expérience et à la nature, une étendue mouvementée qui se parcourt en deux jours de chevauchée. Ce n'est pas une zone de danger, comme le Pays messin, mais un périmètre d'inquiétude qui va du nord meusien à Plombières, des côtes du Barrois à la route de Francfort, et où PdV place les repères significatifs de son discours. Il signale le décès de quelques personnages lorrains qui y ont évolué, qui l'ont marqué ou qui ont marqué sa ville, comme le duc René II, victime d'un catarrhe près de Bar-le-Duc en décembre 1508, avec qui les Messins eurent tant de peine à faire la paix dans les années 1480 ; comme Jean d'Harcourt, mort en 1511, prévôt de Longwy, capitaine auparavant de Chauvency-le-Château, où le jeune PdV et son père furent jadis emprisonnés à la suite d'un enlèvement. Mais ce cercle est surtout le théâtre de tout ce qui constitue l'étoffe des *Mémoires*, les détails biographiques mis à part, à savoir les récits de faits divers et l'exposition des grands phénomènes naturels.

Les faits divers, crimes sordides avec exécution exemplaire des coupables, cas de trahison suivis du châtement, morts surprenantes, prodiges, miracles et autres phénomènes pouvant frapper les esprits, se situent toujours dans ce troisième cercle, englobant forcément les deux autres. Les plus éloignés se déroulent à l'ouest, du côté de Saint-Mihiel ou de Verdun, en Sarre ou vers le Rhin à l'est, jamais au-delà. La distance est telle que ces faits, sans être altérés, sont quand même parfois obscurcis ou épaissis par le colportage.

Quant aux phénomènes naturels, qu'il s'agisse d'épidémies, de cataclysmes, de manifestations célestes et autres bouleversements où l'on sent la main de Dieu, PdV les suit depuis Metz jusqu'à la périphérie du troisième cercle, ou en sens inverse. Ainsi, l'année 1500 a été propice à des signes millénaristes : tromperies entre époux (ce qui est aujourd'hui de nature vaudevillesque était alors considéré comme mépris manifeste d'un sacrement), flambée des prix, disettes, germes et vermines porteurs de fléaux, incendies plus ou moins explicables. PdV évoque d'abord le temps de gel persistant qui engourdit cette année-là la ville de Metz, puis la montée des eaux de la Seille qui tourmentent les villageois. On apprend ensuite qu'un pont de pierre, pourtant récent, s'est effondré à Saint-Mihiel ; enfin que de petites croix rouges sont tombées du ciel, sans doute les cendres d'un volcan italien, piquant la peau, accablant le peuple du côté du Rhin. L'année 1509 est aussi marquée par des événements étonnants, que PdV décrit cette fois en partant de l'ouest. Bar-le-Duc, dit-il, reçoit des pluies torrentielles ; le déluge et les inondations se propagent ensuite à Laheycourt, puis à Louppy et Rembercourt ; on gagne ainsi progressivement le nord-est, pour en venir à Luxembourg, victime d'incendies répétés ; puis au Pays messin, où plusieurs villages sont sinistrés et le bétail anéanti ; enfin à Metz où les accidents mortels se multiplient. C'est donc dans cette géographie circulaire, large creuset avec son lot d'infortunes, lieu d'acheminement ou d'accomplissement des joies mais plus encore des

misères, que PdV évolue, subissant le plus souvent. C'est son champ de vie. Il n'en a pas d'autre.

Il en résulte qu'il est, selon nos critères, un petit personnage. On définit le grand homme de deux manières. C'est d'abord celui qui voit loin, soit en s'élevant, soit en repoussant son horizon avec panache. Or PdV est ancré dans son milieu, qui a ses lois et sa relative stabilité. Le monde, au-delà de sa sphère, n'est qu'agitation. Le grand homme est ensuite, à nos yeux, celui qui pensait déjà comme nous. C'est là une conception très vaniteuse, mais fort répandue. Bien qu'étant très sûrs de nous, nous avons besoin de la caution du passé, sans imaginer que les générations qui nous suivront, si le monde continue, se moqueront sans doute de nos certitudes. Notre réaction est toujours d'attirer le passé vers nous et de le décrire à la lumière de ce que nous sommes, alors qu'il conviendrait de se libérer de nos attaches et de plonger en lui. Il est vain d'essayer de montrer à quel point PdV nous ressemblait, car il fut pleinement et seulement un homme de son temps.

En fin de compte, a-t-il été un grand écrivain ? Mais comment le serait-il, répliquerons-nous, puisqu'on ne trouve pas trace dans ses œuvres de nos propres conceptions ? Soit. On peut quand même reconnaître que ses écrits, et singulièrement ses *Mémoires*, laissent, une fois le livre refermé, une petite empreinte en nous, une sorte de silhouette. Compte tenu de nos sévères exigences, comme l'affirmait Verdun Saulnier, ce n'est pas si mal.

Je vous ai dit que les *Mémoires* de PdV faisaient une large place aux faits divers, parfois heureux, souvent sordides, mais toujours curieux. Pour finir sur une note agréable, je vais vous lire la brève histoire d'un enfant ressuscité, qui se situe à la fin de l'an 1510. Elle conviendrait mieux en période de Noël, mais il n'est pas incongru, au temps de Quasimodo où nous sommes, de parler encore de résurrection :

Cette année, il se passa encore bien d'autres choses à Metz, comme on le verra. Mais je voudrais d'abord parler un peu de ce qui advint dans les villes voisines, comme Verdun et Saint-Mihiel, ainsi que dans plusieurs villages. Parlons d'abord du village de Scy devant Metz, où vivait un certain Jean Houllon, dont la femme était enceinte. À la suite d'un choc ou d'une blessure accidentelle, cette femme dut accoucher prématurément. C'était le jour de la Sainte-Lucie, donc onze jours avant Noël. Étant mort-né, l'enfant fut mis en terre sans avoir été baptisé. Les parents en furent très affligés, surtout la mère qui se désolait tellement qu'elle en avait perdu le sommeil. Depuis l'accouchement, elle passait ses nuits à se dire que son enfant n'était pas mort. La nuit de Noël, à trois heures du matin, elle eut des visions et acquit la certitude que son enfant, pourtant enterré depuis onze jours, était vivant. Elle en parla à son mari et insista vivement pour qu'il allât voir ce qu'il en était. Le mari refusa dans un premier temps, mais, comme elle lui dit qu'elle allait se lever et qu'elle irait vérifier elle-même s'il ne le faisait pas, il finit par consentir. Il alla d'abord trouver le prêtre et lui raconter toute l'histoire. Ensuite, en compagnie du prêtre et de deux ou trois voisins, il se rendit là où l'enfant avait été enterré, serré entre deux tuiles. Quand il fut exhumé, on constata qu'il s'était souillé, car il avait fait ses besoins, mais qu'il n'était pas défiguré et qu'il était toujours dans le même état. On le prit et on se rendit à l'église pour le déposer sur l'autel de Notre-Dame. Après qu'on eut récité prières et oraisons et chanté une antienne à la glorieuse Vierge, l'enfant se mit à saigner. On se rendit compte bien vite qu'il était vivant. Il reçut le baptême et, au son des cloches, tous les gens accoururent, petits et grands, pour être témoins du miracle. Dieu en soit loué<sup>2</sup>.

<sup>2</sup> Le texte de cette histoire est extrait de notre édition des *Mémoires* en français moderne, citée précédemment, p. 234-235.